

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Band: 47 (1997)

Heft: 4: Die Schweiz und der Zweite Weltkrieg = La Suisse et la Seconde
Guerre mondiale

Buchbesprechung: Histoire de la Hongrie [Miklos Molnar]

Autor: Maurer, Pierre

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

eine «combination of traditional Russian messianism and Marxist ideology» (S. 4), ist getrieben von einem extremen Sicherheitsbedürfnis. Die Bemühungen des Generalissimus, die Grenzen seines Reiches abzusichern, stellen allerdings «a dubious success» (S. 46) dar. Im Iran, in der Türkei, in Jugoslawien und auch in Deutschland muss Stalin schwere Niederlagen einstecken. Doch erst der Marshall-Plan lässt den Diktator definitiv von der zumindest noch im Herbst 1944 (S. 27) eindeutig angestrebten Politik der langfristigen Kooperation mit dem Westen Abschied nehmen. In der Berlin-Blockade 1948/49, die wiederum in einer Niederlage für Stalin endet (S. 52), manifestiert sich der endgültige Kurswechsel der sowjetischen Führung hin zur Konfrontation mit dem Westen.

In ihren zügig geschriebenen Ausführungen bestätigen Zubok und Pleshakov über weite Strecken die «harte» Linie der «neo-orthodoxen» Historiker in den USA, die überzeugt sind, es habe aufgrund des Charakters des Stalin-Regimes letztlich keine Basis für eine langfristige amerikanisch-sowjetische Koexistenz gegeben². Auch Melvyn Leffler erklärte kürzlich, die neuen Quellenbestände würden aufzeigen, dass das sowjetische System «as revolting as its worst critics charged long ago» gewesen sei³. Allerdings zeigen Zubok und Pleshakov ebenso deutlich auf, dass die «Schuld» am Kalten Krieg nicht allein auf Stalin lastet. Die Ziele und Mittel des Diktators waren beschränkt. Nach dem Zweiten Weltkrieg versuchte er zwar, «to maximize the fruits of victory» (S. 277), doch eine allzu scharfe Provokation der USA oder Grossbritanniens wollte Stalin unbedingt vermeiden. Einen «master plan for global domination» gab es im Kreml jedenfalls nie (S. 282, S. 74).

Der Anmerkungsapparat des Buches ist umfangreich, und die Titel russischer Werke sind jeweils auch in der englischen Übersetzung angegeben. Allerdings muss das Fehlen einer Bibliographie bemängelt werden; gerade eine Übersicht über die bearbeiteten Archivbestände wäre sehr nützlich gewesen. Insgesamt ist «Inside the Kremlin's Cold War» dank der sorgfältigen Auswertung bisher nicht zugänglicher Quellen jedoch eine äusserst wichtige Monographie. Zum ersten Mal überhaupt erscheint der Kreml als, wie Ernest May in einer Kritik des Buches bemerkte, «a real place populated by real politicians». Das Werk von Zubok und Pleshakov wird jedenfalls für die nächste Zeit grundlegend sein und dies obwohl – oder gerade weil – sensationell neue Erkenntnisse daraus nicht zu gewinnen sind.

Simon Geissbühler, Bern

2 Vgl. etwa John Lewis Gaddis: «The Tragedy of Cold War History. Reflections on Revisionism», in: *Foreign Affairs* 73 (January/February 1994), S. 142–154.

3 Melvyn P. Leffler: «Inside Enemy Archives. The Cold War Reopened», in: *Foreign Affairs* 75 (July/August 1996), S. 120–135, Zitat S. 120.

Miklos Molnar: **Histoire de la Hongrie**. Paris, Hatier, 1996, 469 p. (Nations d'Europe).

Il faut remonter bien loin dans le temps, nous explique Miklos Molnar dans cette première véritable histoire de la Hongrie parue dans une langue occidentale, pour trouver les premiers signes d'existence de ce peuple, venu de l'Oural du Sud où il vécut entre 1000 et 500 ans avant Jésus-Christ. Après diverses migrations à travers les Balkans et en Europe centrale, les Hongrois fondèrent leur première organisation étatique vers l'an 1000, après s'être convertis au christianisme. Le pays allait connaître une existence mouvementée à travers les siècles, avec de régulières modifications de frontière, ce qui s'explique largement par sa situation géographique particulière, à la confluence de diverses influences, souvent enjeu de conflits entre ses voisins, passant

de périodes de grandeur à des moments de décadence, que l'auteur retrace avec précision.

Au Moyen Age, la Hongrie devint une puissance de taille sur l'échiquier européen, puisqu'elle s'étend jusqu'en Dalmatie et en Bosnie, sous le règne de la dynastie des Arpadiens, éteinte en 1301, puis des Anjou de Naples et enfin avec Mathias Hunyadi, un roi célèbre de la Renaissance. Comparable alors en termes de richesse et de population à celui de l'Angleterre, le royaume de Hongrie commença à décliner au XVI^e siècle. Dominée par une oligarchie et une noblesse numériquement très importante, la société se scinda en une classe de propriétaires relativement aisés et une immense paysannerie retombée dans ce qu'on appelle le «second servage». Mais surtout, le pays dut subir pendant 150 ans l'invasion et l'occupation de l'empire ottoman, qui fera de la Hongrie ce que Molnar appelle «un pays sous trois couronnes», avec comme conséquence une division de la nation qui durera de 1526 jusqu'à la fin du XVII^e: une partie du territoire sera occupée par les sultans, une autre verra se constituer la principauté de Transylvanie à l'est et le reste du royaume tombera sous la domination des Habsbourg autrichiens.

Après le refoulement des Turcs ottomans, c'est la Maison des Habsbourg qui s'impose. Son absolutisme et la re-catholisation forcée qui répondit à l'influence de la Réforme à laquelle nombre de Hongrois s'étaient convertis essentiellement par réflexe national, provoquèrent de nombreuses insurrections nationales et religieuses. Vers 1848–49, dans l'Europe en pleine ébullition, les Hongrois se soulevèrent une nouvelle fois. Toutefois, la réconciliation avec Vienne aboutit à une solution de compromis en 1867, qui contribua à la création de la monarchie austro-hongroise sous la couronne de François-Joseph I^{er}.

La guerre de 1914–1918 mit fin à cet épisode, que Molnar appelle «la Hongrie historique», qui fut une période pacifique et relativement prospère. La Conférence de la Paix de Versailles pénalisa lourdement la Hongrie, dont deux tiers du territoire furent annexés par les pays voisins. Le régime rétrograde et fascisant de Miklos Horthy mena entre les deux guerres une politique révisionniste et finit par s'engager, assisté des sinistres «Croix fléchées», dans la guerre aux côtés de Hitler, ce qui conduisit à la «libération» soviétique, puis à l'occupation du pays et à l'imposition d'un strict régime stalinien, après un premier bref épisode communiste en 1919 avec Béla Kuhn.

Après certains événements peu glorieux dans la période de collaboration avec l'Axe (dont en particulier d'exécrables lois antijuives et des déportations massives de Juifs pendant la guerre) – qui n'a toutefois jamais été jusqu'à un fascisme strict, dans le sens mussolinien, Molnar le montre bien –, l'héroïsme du peuple hongrois se manifesta en 1956, quand, sous la férule du gouvernement réformiste d'Imre Nagy, le peuple se souleva comme un seul homme, pour s'opposer, dans un vaste mouvement national de libération et de démocratisation du pays, aux chars et à la présence soviétiques.

Cet événement tragique mais décisif dans l'histoire du mouvement communiste international marque le début de la fin de l'hégémonie soviétique dans le monde et, plus encore, *la fin de l'idée même de communisme* et de l'imposture qui consistait à considérer ce type d'organisation de la société comme enviable et comme génératrice de progrès et d'émancipation pour la condition humaine. L'ouvrage, inégalé à ce jour, que Miklos Molnar a consacré à ces événements (et qui vient d'être réédité à L'Age d'Homme à Lausanne, avec une nouvelle et longue préface de l'auteur) portait bien son titre: *Victoire d'une défaite*.

Mais il faudra 35 ans aux Hongrois pour sortir de ce cauchemar, car, malgré une politique relativement souple de la part du régime Kadar qui, contrairement aux autres pays

satellites, put introduire un certain nombre de réformes dans les domaines économique et culturel, ce n'est qu'avec la chute du mur de Berlin et la libéralisation qui s'en suivit dans l'ensemble de l'ex-glacis soviétique, que la Hongrie put retrouver sa place parmi les nations libres de l'Europe.

L'ouvrage se termine par une tentative de synthèse des événements intervenus depuis la disparition du communisme en 1990.

Si l'auteur, dans son approche d'historien apparemment assez classique, insiste prioritairement sur les phénomènes politiques, son étude ne se résume pourtant de loin pas à une histoire politique de la Hongrie, car il ne néglige pas toutes les autres dimensions (économie, mentalités, psychologie, sociologie, statistique, culture en particulier la littérature, etc.) qui font l'histoire des nations et qu'il intègre avec subtilité et nuances pour tenter de donner un sens au vécu collectif des Hongrois. Mais surtout, il se dégage nettement de l'historiographie généralement pédante qui caractérise les recherches qui concernent ces pays, dont les auteurs – après un anticommunisme virulent et réducteur qui a caractérisé surtout la production anglo-saxonne d'après-guerre, mais qu'on retrouve aussi par exemple chez quelqu'un comme Annie Kriegel, quel que soit son immense talent par ailleurs – demeurent trop souvent marqués par une tendance au patriotisme ou à la mythologisation du passé, surtout si celui-ci a pu être grandiose à certains moments de l'histoire, travers que l'on peut retrouver par exemple même chez un auteur aussi respectable que François Fejto, autre historien d'origine hongroise et d'expression française, dont on peut souvent sentir une véritable nostalgie pour l'empire austro-hongrois, en particulier dans ses écrits récents mettant en cause unilatéralement les Serbes dans la tragédie yougoslave. Chez Molnar, rien de tout cela. C'est un strict respect de ce que Max Weber appelait «la neutralité axiologique» qui est à l'œuvre, c'est-à-dire la mise à plat des valeurs défendues par le chercheur et l'instauration d'une distance de l'analyste par rapport à son objet de recherche, permettant l'expression d'une sensibilité propre ou même de doutes par exemple: rien de ce qui pourrait contrevenir au schéma global n'est glissé sous le tapis, versé aux oubliettes, toute la complexité de la réalité sociale est rendue, les mérites des uns et des autres comme leurs aspects moins reluisants, les succès comme les échecs, entre détachement et passion, mais toujours avec l'attention soutenue de l'observateur scrupuleux et exhaustif. Même si aucune ambition théorique particulière n'est affichée, ce souci permanent d'objectivité, ce refus de tout a-priori méthodologique ou épistémologique quel qu'il soit, cette préoccupation constante de tendre vers une «histoire totale» intégrant les acquis des disciplines voisines, font de ce livre, en plus d'un ouvrage de référence éclairant sur l'histoire peu connue d'un peuple dont Molnar nous rappelle opportunément à quel point – malgré une langue si étrange à nos oreilles – il se rattache à la civilisation et à la tradition européennes, avant tout *un modèle* d'une approche de l'histoire à la fois critique, ouverte et vivante, et une illustration supplémentaire du fait que l'histoire est bien la discipline reine des sciences sociales depuis plusieurs années.

Pierre Maurer, Lausanne

Clemens Wischermann (Hg.): **Die Legitimität der Erinnerung und die Geschichtswissenschaft.** Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1996, 221 S. (Studien zur Geschichte des Alltags 15).

Die Erinnerung an die Vergangenheit bildete im Mittelalter Teil des religiösen und theologischen Denkens und Gedenkens. Analog dem Gedächtnis an das Sterben Jesu wurde auch anderer Ereignisse gedacht, verbunden mit der Idee, Sühne zu leisten. In